

P. FROUMENT

DU ROLE SOCIAL
DES
INTELLIGENCES SECONDAIRES

31 Décembre 1906.



CHATEAUDUN
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE

—
1907

DU ROLE SOCIAL

DES

INTELLIGENCES SECONDAIRES

*DISCOURS prononcé le 31 Décembre 1906 au Siège de la Société
POSITIVISTE INTERNATIONALE, 2 rue Antoine-Dubois, à Paris,
pour la Fête universelle des Morts.*

Mesdames, Messieurs,

Les sentiments qui nous réunissent ce soir, qui réunissent chaque année les positivistes à la même date, ont été admirablement exprimés par le poète :

Voyageurs fatigués, dans la morne savane,
Nous plantons aujourd'hui notre tente, un moment.
Demain repartira la lente caravane,
Et nous irons au but, opiniâtrement.

C'est qu'en effet, perdus dans les difficultés de l'existence, obligés de soutenir la lutte quotidienne nécessaire à assurer notre position dans le monde, à assurer la vie de ceux qui nous sont chers, nous éprouvons le besoin, à certaines époques déterminées, de nous abstraire de tous les soucis qui sont, hélas ! trop souvent notre lot, pour nous retremper dans la contemplation de l'idéal, pour reprendre conscience de notre rôle social, pour voir si nous sommes toujours dans la bonne direction, pour cultiver enfin les sentiments sociaux et altruistes trop souvent obscurcis dans l'âpre mêlée sociale.

Les antiques populations orientales avaient naïvement déifié sous les noms d'Ormuzd et d'Ahriman les deux principes du Bien et du Mal. Nous autres Positivistes, pouvons dire, que si la raison moderne a renoncé pour toujours à ces poétiques fictions, elle retrouve cependant dans l'Être social les deux forces opposées qui n'avaient pas échappé à l'observation de nos premiers pères. Le *Concours pour l'existence* et la *Lutte pour la vie* sont bien les deux formes modernes qui caractérisent l'éternelle dualité.

La lutte pour la vie ! nous la connaissons trop. Elle nous étreint chaque jour ; c'est elle qui jette quotidiennement les hommes les uns sur les autres en une ruée bestiale, et le plus terrible reproche que l'on puisse adresser aux modernes représentants de la doctrine matérialiste c'est, par leur insuffisante compréhension des conditions de la vie sociale, de représenter cette lutte comme le principal facteur du Progrès. Quelle joie pour l'égoïsme universel de pouvoir recouvrir d'un vernis pseudo-scientifique toutes ses turpitudes ; quelle satisfaction pour ceux qui abusent de leur force ou de leur puissance, pour ceux qui écrasent sans pitié tout ce qui leur fait obstacle, pour nos hauts barons industriels qui édifient leur fortune sur le charnier plein d'hommes, de femmes et d'enfants broyés par la vie de misère et de labeur des modernes manufactures, quelle joie, dis-je, pour toutes ces bêtes de proie de pouvoir orgueilleusement prétendre qu'en agissant ainsi elles travaillent à la sélection de la race humaine, elles sont dans la voie du progrès !

Certes, nous sommes loin de considérer Auguste Comte comme un Dieu nouveau destiné à remplacer les autres ; nous sommes loin de révéler ses écrits comme une moderne révélation en laquelle gît toute science et toute vérité.

Pour nous, Comte n'est qu'un homme, un homme avec toutes ses faiblesses, ses erreurs et ses incohérences, mais aussi, avec toute la maîtrise de son intelligence ; son œuvre nous apparaît telle qu'elle est, c'est-à-dire loin d'être parfaite, renfermant de nombreuses erreurs et devant être sérieusement amendée dans l'avenir ; mais cependant, une fois ces réserves faites, tellement puissante, tellement supérieure aux autres œuvres humaines contemporaines, qu'un sentiment de profonde humilité vous saisit lorsqu'on commence à en pénétrer les arcanes. Et l'on comprend alors les sentiments de ceux qui considèrent comme sacrilège toute atteinte portée à un semblable monument, oubliant que l'œuvre d'un homme, si puissante qu'elle soit, ne constitue jamais qu'une faible partie de celle de l'Humanité entière.

Ceci dit, pour bien faire voir que nous considérons Auguste Comte non comme le dernier des Dieux mais comme le premier des Hommes, rendons pleinement justice à son génie qui non seulement lui fit découvrir l'Humanité, mais encore lui fit voir du premier coup que le ciment qui en consolide les parties, que la force qui en inspire tous les progrès, pro-

cèdent d'une même origine : la *Solidarité* — la solidarité entre les hommes, la solidarité entre les générations.

Le premier, il vit d'une façon pleinement explicite combien le concours domine la lutte.

La lutte ! c'est ce qui est commun à l'homme et à tous les animaux ; c'est ce qui nous rattache à la brutalité ancestrale. Tant qu'elle domina son activité, l'homme ne se distingua en rien de la bête, et si nous en étions restés là, nous serions, encore aujourd'hui, au-dessous du troglodyte des cavernes, car les vestiges qu'il nous a laissés montrent qu'une lueur de sociabilité commençait à poindre dès cette époque. Et la terre, plus clémente que l'homme, a conservé dans son sein pour nous les restes de splendides civilisations antiques dont la disparition sous le fer et le feu de bêtes sauvages à face humaine a retardé d'une façon incalculable les progrès de l'Humanité.

Vouloir donc faire de la lutte la condition du progrès social, c'est marcher contre l'évidence des choses ; tant que l'activité humaine se borna à combattre et à détruire, l'homme fut et resta une brute.

Heureusement que s'il est un animal carnassier, l'homme est aussi un animal sociable. Et c'est au développement de ses sentiments de sociabilité, comme l'a si bien vu Auguste Comte, que sont dus tous les progrès sociaux. Le concours, concours sous toutes ses formes : concours dans la famille, concours dans la tribu, concours dans la cité, concours dans la patrie, concours enfin dans l'Humanité, concours surtout entre les générations, c'est lui qui partout et toujours est à la base de toute société, qui est l'instrument naturel du Progrès. Que seraient les œuvres de mort elles-mêmes, que serait la guerre si un concours énergique ne coordonnait les efforts des combattants ? Le concours, de plus en plus élargi, est l'essence même de la vie sociale. Sans lui nous retombons au rang des animaux, et des animaux les plus inférieurs, car pour combien d'entre eux, comme les fourmis et les abeilles, un admirable concours n'assure-t-il pas l'existence collective.

De la grandeur du rôle découle l'importance de l'instrument. Les sentiments sociaux, les instincts altruistes, toutes les impulsions qui nous poussent à subordonner notre activité à la vie générale sont ce qu'il nous importe au plus haut point de développer. Aussi Auguste Comte a-t-il fait avec

raison de la Morale l'aboutissant final de toute notre éducation, la suprême science faite de laquelle toute initiation antérieure est radicalement avortée.

Il a fait plus. Regardant plus haut et plus loin que le temps présent, se dégageant des préventions que les luttes violentes contre des théodicées caduques soulèvent contre tout ce qui s'y rattache, il a vu que la culture des sentiments sociaux devait succéder à leur éducation ; qu'elle devait durer toute la vie ; qu'elle était nécessaire pour lutter contre l'égoïsme individuel si fréquemment sollicité, et que l'institution du culte, débarrassée de son côté chimérique, était une institution éminemment sociale.

D'aucuns peuvent trouver que les règles qu'il a établies à ce sujet sont trop servilement copiées sur celles du culte catholique ; qu'en voulant faire plus et mieux que ce dernier il s'est égaré dans un sentier qui s'éloigne de la voie de l'avenir. Peut-être. Lui-même a eu soin de nous rappeler que son œuvre n'est souventes fois qu'une première approximation de ce que sera l'état futur, et si dans les dernières années de sa vie il a pu croire qu'elle était définitive, s'il jeta d'avance l'anathème sur ceux qui oseraient y toucher, qui ne comprend et n'excuse son erreur tant l'illusion est facile en présence de l'œuvre si puissante sortie de son cerveau ?

Sans entrer donc dans le détail rituelique des prescriptions culturelles minutieusement établies par Auguste Comte, laissant au temps le soin de séparer le bon grain de l'ivraie, en constatant toutefois que les plus nobles sentiments sociaux et moraux en inspirent toutes les parties, nous pouvons cependant dire qu'il est certaines pratiques du culte public qui peuvent être admises par tous : telles celles qui se rapportent à la commémoration du Passé.

Nous savons tous aujourd'hui que loin d'être sortis tout armés du cerveau d'un Dieu ou d'être pétris de limon par les doigts d'un Créateur, nous sommes le produit de toute l'évolution antérieure et que si nous sommes parvenus à sortir de l'animalité primitive, c'est grâce aux efforts persévérants et continus de l'immense série de nos prédécesseurs. Nous sommes enfants de l'Humanité et citoyens de la Terre.

Nous devons tout à nos ancêtres : Constitution, hérédité, intelligence, connaissances, puissance d'action, tout nous vient d'eux ; appropriation de la planète, assainissement,

mise en valeur, accumulation d'innombrables richesses, tout est leur œuvre.

Aussi un sentiment spontané pousse-t-il les populations à se réunir à certaines époques déterminées pour commémorer le souvenir de ceux qui furent utiles à l'Humanité. Partout et toujours, dès que la conscience sociale commence à sortir des langes de la morale divine, on voit le culte des plus illustres individualités remplacer progressivement celui des dieux. Avec une admirable compréhension de cette évolution naturelle, Comte systématisa le culte du Passé dans son calendrier des grands hommes qui est bien une des plus belles constructions dues à son génie.

L'une des choses qui distinguent ce calendrier, et qui suffirait pour le mettre du coup infiniment au-dessus de tous les essais antérieurs, c'est qu'à l'inverse de ceux-ci, non seulement il englobe l'humanité entière, mais encore il subordonne l'organe à la fonction, l'homme à l'œuvre.

Jusqu'alors, les saints des divers calendriers étaient classés suivant leurs mérites respectifs, le meilleur étant le plus parfait. Le premier, Auguste Comte sut voir que l'homme n'est rien, que son œuvre seule compte ; que la notion générale du progrès social subordonne tous les concours et ne donne à chacun que l'importance que mérite sa contribution au perfectionnement de l'Humanité. Pour lui, l'homme le plus grand n'est pas toujours le plus puissant, le plus pur ou le plus sage, c'est celui qui à un temps donné de l'histoire exerce l'action la plus profonde sur l'évolution humaine. Admirable vue qui ramène éternellement l'individu à la notion nette de son devoir, qui lui montre que son activité doit s'exercer, non dans les sentiers qui lui sont le plus sympathiques, mais dans les voies précises qui importent le plus au bonheur général ; qu'en chaque période de la vie des peuples il est des problèmes dont l'étude et la solution s'imposent d'abord, et que seuls sont grands ceux qui le comprennent !

Auguste Comte a fait plus. Il ne s'est pas contenté de commémorer en leur consacrant un mois, une semaine ou un jour les types les plus éminents auxquels sont dus la plupart des progrès de l'Humanité, il a senti que l'œuvre sociale de la masse immense des anonymes était considérable et a consacré le dernier jour de l'année à leur commémoration. C'est celle-ci que nous effectuons ce soir.

Certes, ma tâche est lourde. Comment rappeler le souvenir de ceux qui ont disparu à jamais sans laisser d'autres traces de leur passage que leur collaboration inconnue à l'œuvre générale ? J'en serais bien incapable si les considérations précédentes sur la subordination de l'homme à l'œuvre ne venaient m'en fournir le moyen. Si les hommes ont disparu, leurs travaux nous restent, et l'étude de ceux-ci va nous permettre de nous rendre compte de la grandeur du rôle que jouèrent leurs auteurs sur la scène du monde.

Cette étude aura de plus, pour nous, aujourd'hui, une importance capitale. Comte, comme toutes les puissantes intelligences, a exercé et exerce encore une influence personnelle considérable sur les générations qui l'avoisinent. L'homme et l'œuvre sont confondus dans une même admiration. Mais le temps marche. En dehors du Positivisme les découvertes scientifiques s'accumulent, chose grave. Par respect pour Comte ses disciples défendent ses idées, même celles qui sont en opposition avec des découvertes ultérieures, chose plus grave encore. Inversement : dans quelle mesure est-il permis de toucher à l'œuvre du Maître ? Qui peut se croire une valeur suffisante pour en agir ainsi ? Quelles sont, en un mot, les conditions de capacité et de supériorité exigibles ?

C'est ce que nous allons essayer de voir en étudiant le rôle des intelligences secondaires dans l'évolution humaine.



Si nous examinons la marche de l'Humanité dans sa conquête du monde, nous sommes bientôt frappés de ce fait que les pas réels, décisifs, sont relativement rares. Les voies nouvelles ne s'ouvrent que de loin en loin.

Si nous suivons l'une quelconque de ces voies, nous constatons d'abord une orientation très nette et très précise, dès le début ; puis, à mesure que nous avançons, nous voyons cette voie s'élargir d'une façon presque insensible mais continue, ce qui fait que le simple et étroit sentier du début devient par la suite une large et droite avenue où tous peuvent passer sans effort.

Si nous regardons quels sont les ouvriers qui dirigent le travail des générations successives, de ces générations perdues dans des forêts d'erreurs et de préjugés encore plus

épaisses que celles qui couvraient notre globe, de ces générations égarées dans la nuit d'une ignorance profonde, nous voyons qu'un nouveau sentier est toujours au début l'œuvre d'un seul, d'un artisan du progrès qui domine ses contemporains de toute la hauteur d'une intelligence supérieure, d'un homme de génie.

Puis, nous apercevons derrière lui une troupe d'hommes, faible et incertaine d'abord, mais qui se raffermi à mesure que le sentier se dessine. Cette troupe alors grossit rapidement, rejoint le novateur, le dépasse aisément et donne bientôt à l'œuvre entreprise une étendue et un développement dans la plupart des cas infiniment supérieurs aux rêves du génie initiateur, quelque puissant qu'ait été son cerveau.

La troupe de ces ouvriers de la deuxième heure qui, capables de suivre une direction donnée et d'y effectuer œuvre féconde, auraient été impuissants à la trouver, se compose de ce que j'appelle des intelligences secondaires.

Vérifions, par l'examen des faits, la justesse de cette théorie.

• • •

Un nombre extrêmement grand d'animaux formant les espèces les plus variées et les plus différentes qui se puissent imaginer, sont arrivés à un art de l'habitation qui dans quelques cas est véritablement prodigieux.

Chose curieuse, leur ingéniosité est en quelque sorte en raison inverse de leur taille. Nous ne connaissons rien dans les mammifères qui soit comparable à l'industrie de nombreux oiseaux et surtout à celle d'un grand nombre d'insectes.

Les fourmis et les abeilles sont véritablement sans rivales.

A mesure que croît la masse cérébrale en dimensions et en complications, l'ingéniosité constructive paraît décroître. Tous les gros quadrupèdes, spécialement les carnassiers, se contentent de peu. La tanière de l'ours et le repaire du tigre sont également rudimentaires. Quand au singe, néant !

Il semble bien que les premiers hommes n'aient pas été supérieurs sous ce rapport à leurs cousins germains ; les traces que nous relevons de leur passage nous les montrent luttant contre le grand ours des cavernes pour la possession d'un abri, et nulle part preuve d'industrie constructive quelconque, si rudimentaire qu'elle soit, n'est constatée.

On peut donc croire que jusqu'alors rien n'indiquait le rôle que devait jouer plus tard l'espèce humaine sur la scène du monde, et peut-être ne serait-elle jamais sortie de son animalité primitive si un de ses membres n'avait eu, un jour, l'idée géniale de créer un outil !

Ce qui distingue en effet essentiellement l'espèce humaine de toutes les autres c'est que, seule, elle crée des outils. Dans leurs constructions les plus compliquées, abeilles, fourmis, oiseaux, castors et tant d'autres, ne se servent que de leurs instruments naturels, quelques fois avec une ingéniosité qui est pour nous tout un émerveillement, mais cependant avec une puissance limitée à celle de ces instruments mêmes.

Ah ! certes, le premier de nos primitifs ancêtres qui eut l'idée de se servir d'une pierre pour frapper ; celui qui eut l'idée d'en rechercher une tranchante pour couper ; celui qui eut l'idée de déterminer par éclatement des angles encore plus aigus ; celui qui eut l'idée d'obtenir la forme désirée à l'aide d'un polissage long et laborieux, tous étaient plus des animaux que des hommes ; et cependant c'étaient des êtres de génie ! Ils faisaient faire à notre espèce les pas les plus difficiles, parce que les premiers.

Je n'en veux que deux preuves : les singes savent se servir de pierres et de bâtons ; ils n'ont cependant jamais pu franchir l'âge de la pierre éclatée. Pour eux le quadrumane de génie qui se servit le premier de projectiles ne fut jamais suivi d'un second leur apprenant à tailler et à polir la pierre.

D'autre part, l'étude et la classification de nos richesses préhistoriques nous montrent qu'un temps énorme a séparé l'âge de la pierre éclatée de celui de la pierre polie et qu'un outil a peut-être été fabriqué pendant des milliers d'années avant que l'idée d'une forme plus perfectionnée surgisse. C'est ainsi que le coup de poing chelléen se retrouve par toute la terre attestant par là toute universalité et sa durée.

Comment se sont effectués ces premiers pas qui nous semblent si simples et qui, l'impuissance de l'universalité des animaux le démontre, furent cependant si difficiles à faire ? Nous ne le savons pas.

La trace de ces premiers novateurs de génie a disparu à jamais et nous ne pouvons que leur envoyer un souvenir ému.

Dans cette reconnaissance anonyme, nous pouvons joindre aussi ceux qui développèrent chaque étape, qui firent rendre

à chaque genre d'instrument tout ce qu'il put donner. Si, en effet, les divers stades de la pierre éclatée et de la pierre polie sont bien distincts et constituent deux époques nettement séparées, par contre, dans chacun, le perfectionnement se manifeste par l'amélioration dans la forme et le fini, dans le nombre et la destination des instruments. Et il est certain que celui qui eut le premier l'idée de polir une pierre pour la façonner eût été bien surpris s'il lui avait été donné de voir, au bout de quelques siècles, combien son idée, ingénieusement mise en pratique de cent façons différentes, avait permis de perfectionner le matériel guerrier et industriel de ses arrières-neveux.

Le deuxième grand progrès réalisé dans les âges préhistoriques est celui de la *domestication des animaux*. En dehors de nous une seule espèce animale, celle des fourmis, a réussi à l'effectuer. Nous savons en effet que les pucerons constituent pour elles des réservoirs nutritifs analogues aux troupeaux de nos premiers pères.

Il faut se reporter, par la pensée, à l'état profondément inférieur de la race humaine en ces temps reculés, à la difficulté de la lutte pour la vie, accrue encore par la présence de nombreuses races d'animaux puissants et redoutables aujourd'hui disparus, pour se rendre compte combien l'existence des hommes était précaire, combien la conquête de la proie nécessaire à assurer la vie journalière constituait un problème, hélas, trop souvent insoluble.

La domestication d'animaux permit de desserrer enfin l'étreinte de la nécessité. Domestication bienfaisante par le lait et la chair des troupeaux, par l'utilisation de leur fourrure; domestication utile par le concours de ces modestes auxiliaires, chien, cheval ou éléphant, nous apportant la collaboration de leur force et de leur agilité.

La vue géniale de celui qui, le premier, conserva un animal pour l'utiliser au lieu de le détruire ne peut être assez mise en lumière, car elle contenait en germe l'utilisation future de tant de races utiles, car elle contenait même ce progrès si capital qui consista à faire par la suite pour l'homme ce qui se faisait pour l'animal, à conserver le vaincu au lieu de le tuer.

Le troisième progrès capital effectué par nos premiers ancêtres, la conquête du feu, est, lui, bien spécial à l'espèce humaine.

Si nous réfléchissons que la faim et le froid sont les deux grandes calamités contre lesquelles nous ne pouvons abriter, même de nos jours, qu'une trop faible partie de nos contemporains, nous nous rendons compte de toute l'importance du feu pour l'humanité.

Les Grecs ne s'y étaient pas trompés, et la belle légende de Prométhée nous fait voir combien ils appréciaient cette conquête. Le culte du feu ne donna-t-il pas lieu du reste à des formes religieuses tellement vivaces qu'elles se perpétuent encore de nos jours.

Gloire donc au premier homme qui sut conserver un foyer incandescent, gloire à celui qui sut faire jaillir la flamme ; mais gloire aussi à tous leurs obscurs successeurs qui surent perfectionner leurs primitifs procédés et qui, par leur ingéniosité, dotèrent l'Humanité de procédés pratiques pour produire et conserver la chaleur bienfaisante.

Le quatrième progrès, spécial lui aussi à la race humaine, consiste en la reproduction, par la sculpture et le dessin, de formes déterminées. Nous ne pouvons pas voir sans un profond étonnement avec quelle admirable fidélité fut tracée par certains habitants des cavernes, sur les parois naturelles de leurs demeures, l'image d'animaux contemporains et combien leurs scènes de chasse sont d'une vie intense et scrupuleusement exacte.

Si nous réfléchissons que par des transformations insensibles, de cette reproduction des êtres et des objets est sortie l'écriture, cette incomparable création, source de tous les progrès ultérieurs, celle qui assure la continuité des générations, qui fait bénéficier chacune d'elles de tout l'acquit ancestral, c'est un sentiment de profonde reconnaissance que nous éprouvons pour le génial artiste qui eut l'idée d'ébaucher, de représenter ce qu'il voyait, car, le premier, il ouvrit cette voie féconde.

Mais notre reconnaissance émue va aussi à l'innombrable multitude de tous ceux qui perfectionnèrent la représentation primitive, pour l'amener, après quelle suite d'efforts et au bout de combien de générations ! à se muer en cette chose qui nous paraît si simple et qui fait partie du bagage élémentaire de chacun de nous : l'écriture.

Certes, à ces quatre conquêtes ne se bornent pas les acquisitions dont nous sommes redevables à nos ancêtres. Il est probable que le langage est né lui aussi dans ces temps recu-

lès ; mais il suffit de s'imaginer ce que serait l'humanité sans l'outil, la domestication des animaux, le feu et l'écriture pour voir combien la part de nos premiers pères est grande dans les conquêtes actuelles.

N'oublions jamais qu'à eux revient l'honneur incomparable de nous avoir fait sortir de l'animalité primitive et que sans leurs premières conquêtes nous serions encore sur un pied de complète égalité avec les singes qui peuplent les forêts équinoxiales.

Si maintenant nous abordons les temps historiques, nous voyons les progrès s'effectuer de toutes parts. Nous n'avons pas la prétention de les suivre tous. Nous nous contenterons d'illustrer notre théorie par quelques cas caractéristiques.

Le langage et l'écriture, issus respectivement du cri et du dessin, avaient évolué séparément. En Chine, encore de nos jours, leurs points de contact sont fort peu nombreux.

Le phénicien de génie qui eut l'idée de représenter les sons, *d'écrire* la parole, fit faire un progrès incomparable à l'expression de nos idées et à leur coordination. Nos connaissances cérébrales actuelles nous permettent en effet de voir que la clarté et la précision dans les idées sont intimement liées à leur représentation.

Certes, le génial novateur de Tyr ou de Sidon ne reconnaîtrait guère dans nos écritures occidentales les signes par lesquels il débuta ; aussi associons-nous, dans notre reconnaissance, son souvenir à celui de tous ceux qui, par leurs efforts accumulés, sont parvenus à nous doter de nos langues actuelles.

Mais le pas le plus capital peut-être de toute la période historique est celui qu'effectua Thalès de Milée au VI^e siècle avant Jésus-Christ.

Jusqu'alors on s'était contenté d'observer ce que l'on voyait, de rectifier dans la mesure du possible les observations erronées, d'utiliser les résultats de ces observations. Thalès, le premier, découvrit quelque chose que *l'on ne voyait pas* ! Découvrons-nous devant ce puissant génie, car la conception nouvelle qu'il introduisit dans le monde contenait en germe toute la science moderne.

Quand Thalès trouva que la somme des trois angles d'un triangle était toujours égale à deux angles droits, il fit plus que de découvrir un théorème de géométrie ; il fit surgir cette pensée profonde qu'il existe un monde qui ne tombe

pas sous nos sens, et qu'il est nécessaire de le rechercher pour le découvrir. Il introduisit de plus cette notion capitale qu'il est des propriétés immuables, soustraites à tout arbitraire divin ou humain.

La science abstraite, tout entière, est sortie de la conception de Thalès. Elle ne serait peut-être même pas encore ébauchée si Thalès n'avait surgi il y a 2500 ans ! L'exemple du peuple chinois ne nous le prouve-t-il pas, lui qui l'ignore encore malgré sa supériorité intellectuelle si marquée à tant d'autres égards, faute d'avoir eu un Thalès !

Et la stupéfiante rapidité avec laquelle les Japonais s'assimilent toutes nos connaissances ne nous montre-t-elle pas clair comme le jour que l'absence d'initiateurs de génie était l'unique cause de leur retard ?

Cet hommage rendu au rôle incomparable de Thalès dans l'évolution sociale, constatons que, seules, les parties assimilables de ses conceptions ont survécu. Tout ce qui dans ses travaux était purement subjectif, ne correspondait pas à la réalité, a été délaissé, modifié, amendé, et, sans rien retrancher de sa gloire, ses successeurs n'ont pas hésité à compléter et à perfectionner son œuvre.

L'importance de la découverte de Thalès fut profondément sentie dès son apparition ; c'est avec un enthousiasme extraordinaire que le monde savant grec se lança dans la nouvelle voie qui lui était ouverte, et moins de trois siècles après la découverte du premier théorème, Euclide pouvait coordonner en un tout admirable de logique et de liaison déductive la géométrie entière.

L'histoire antique nous a laissé les noms des géomètres célèbres qui contribuèrent à la découverte des différentes parties de cette science. Pythagore, Platon, Euclide, Archimède, Apollonius, Ptolémée, Théodose, Menelaüs, Hipparque, Pappus, Serénus, Dioclès, Proclus, sont les plus connus des successeurs de Thalès. Et cependant, combien d'inconnus devrions-nous ajouter à cette phalange, d'inconnus dont l'œuvre, sans être aussi importante pour chacun, a concouru par leur nombre d'une façon considérable au progrès général.

Si nous voulons prendre un autre exemple caractéristique, nous le trouvons dans la théorie du ciel. Nous savons tous combien la réalité dans les mouvements célestes est différente des apparences. Alors que tout semble tourner

autour de la terre, en réalité c'est la terre seule ou à peu près qui est mobile. Ce n'est donc que par une vue de génie que l'idée d'un ordre de faits si contraire au témoignage des sens pouvait surgir.

Originnaire de l'Inde, cette conception fut recueillie et adoptée par Pythagore. Développée par Copernic, démontrée par Képler, Galilée et Newton, nous la voyons enfin s'imposer à tous.

Quelles difficultés n'eut-elle pas à vaincre ! On peut s'effrayer à bon droit à l'idée que le faible fil qui reliait à travers les siècles les hommes de génie qui la conservaient aurait pu se rompre. Copernic a travaillé toute sa vie à mettre en lumière, dit-il, l'hypothèse de Pythagore. Lui fut-elle venue s'il ne l'avait trouvée dans ce grand penseur ? Pythagore lui-même l'avait reçue de l'Inde. On peut douter qu'elle lui fût venue spontanément, tellement l'éclosion d'une idée profondément différente de celles généralement admises présente de difficultés et se réalise rarement. L'homme de génie initial est donc l'*Indou inconnu* qui le premier eut l'intuition vraie de la réalité.

Mais cet hommage rendu à qui le méritait si bien ne diminue en aucune façon la valeur des successeurs. Et chacun eut non seulement à conserver mais à modifier les idées de son prédécesseur dans ce qu'elles avaient d'erroné. Képler en sut quelque chose, lui qui trop respectueux de l'affirmation de Copernic que la courbe décrite par la terre autour du soleil devait être la plus parfaite de toutes, c'est-à-dire une circonférence, perdit une partie de sa vie en des calculs incessants pour justifier cette affirmation, calcula jusqu'à en devenir fou, comme il le dit lui-même, et n'obtint des résultats décisifs que lorsqu'il se décida enfin à essayer toutes les courbes possibles et qu'il appliqua le calcul à l'ellipse.

Ne quittons pas Képler sans joindre son nom à celui de Galilée dans l'expression de notre reconnaissance ; à ces deux génies fut en effet due la fondation de la mécanique rationnelle. Le premier, Képler sut discerner que sous la multiplicité infinie des mouvements de tous genres qui se manifestent incessamment dans l'univers, se retrouve toujours un mouvement initial éternellement rectiligne et uniforme. Le premier, Galilée sut voir que dans les combinaisons les plus compliquées entre mouvements différents, chacun agit toujours comme s'il était seul. Leur génie, à tous deux, fut égal,

car ce qu'ils surent découvrir était tellement caché sous l'amas de faits hétérogènes qu'il avait échappé même au regard pénétrant d'un Archimède.

Mais que de chemin parcouru depuis ! que de gratitude n'avons-nous pas pour la multitude innombrable de savants et de praticiens, de valeur certes bien inégale, mais apportant chacun leur contribution, grande ou petite, au progrès général. Si la puissante industrie moderne est fille des concepts primordiaux de Képler et de Galilée, elle n'en est pas moins entièrement l'œuvre de leurs multiples successeurs qui complétèrent leurs découvertes, qui en tirèrent les applications merveilleuses que nous connaissons tous. Ah ! certes, l'étroit sentier créé par Galilée fut dur à frayer ! que de luttes ne dut-il pas soutenir pour maintenir ses conceptions envers et contre tous. La théorie sur l'indépendance des mouvements simultanés se heurta à l'opposition du monde savant d'alors, et ce n'est qu'à force d'énergie et d'ingéniosité que Galilée triompha de tous ses contradicteurs. Que ne peut-il revenir aujourd'hui voir à quels magnifiques résultats a donné naissance sa primitive conception ! Ne serait-il pas le premier à témoigner sa gratitude à tous ceux qui suivirent sa voie, l'élargirent et la peuplèrent de ce monde de fer et d'acier qui travaille aujourd'hui pour l'humanité entière ?

Après ces grands génies les découvertes se précipitent. C'est Newton qui découvre le moteur de la mécanique céleste : la gravitation ; c'est Descartes qui crée la géométrie analytique ; c'est Lavoisier qui, le premier, sut voir que le poids était le seul élément toujours et partout retrouvé sous les multiples incarnations de la matière, et qui réussit enfin à poser la chimie sur ses bases normales ; c'est Bichat qui effectue la même opération pour la biologie en donnant à la notion de tissu la prépondérance qui lui revient ; c'est Volta qui invente la première pile électrique ; c'est Lamarek qui ébauche la théorie de l'évolution ; c'est Denis Papin et le Marquis de Caux qui utilisent les premiers la force de la vapeur, rattachant ainsi définitivement le fil du progrès au musée d'Alexandrie près duquel il était resté rompu pendant plus de mille ans ; c'est Auguste Comte enfin qui, le premier, subordonna la Sociologie et la Morale à des lois naturelles.

Si nous considérons tous ces savants, nous voyons que chacun d'eux introduisit une idée nouvelle, profonde, d'une importance considérable.

Leur titre de gloire, titre impérissable, est justement d'avoir vu ce que personne n'avait vu avant eux.

De tous, Auguste Comte est le plus grand, car sa conception est l'aboutissement de la triple évolution : *intellectuelle*, par la science, *sociale* par l'organisation des sociétés et *morale* par l'évolution religieuse.

Il a fait pour la sociologie et la morale ce que Lavoisier avait fait pour la chimie, ce que Bichat a fait pour la biologie : il a mis en lumière les bases éternelles de ces sciences.

A-t-il fait sur ces bases des constructions définitives ?

C'est absolument impossible.

Si nous reprenons, en effet, Descartes, Lavoisier, Bichat, Volta, Denis Papin et James Watt, c'est-à-dire des initiateurs du progrès dans tous les genres, nous voyons que leurs conceptions furent rapidement dépassées.

Certes tout n'a pas disparu de ce qui fut leur œuvre. Bien loin de là. Il est un certain nombre de leurs vues qui dès le début correspondirent étroitement à la réalité, et d'autant plus nombreuses que la science en jeu ou l'industrie créée étaient moins compliquées. Les principes généraux de la géométrie analytique n'ont guère été modifiés depuis Descartes et son traité peut être encore aujourd'hui utilement employé. L'œuvre de Lavoisier fut plus profondément remaniée ; quant aux conceptions de Bichat et de Lamarck, leur direction générale seule a été respectée.

Et cependant, les ordres d'étude instaurés par tous ces savants étaient infiniment moins vastes que la Sociologie et la Morale, les deux sciences complexes par excellence.

Le raisonnement s'accorde donc avec l'expérience pour démontrer qu'il y avait impossibilité absolue à ce qu'un homme, si puissante que soit son intelligence, arrivât en tout, dès le début, à des résultats définitifs. Quels que soient le nombre et l'importance des parties que l'avenir prouvera avoir reçu dès le début la touche définitive, il est malheureusement hors de doute que de longtemps encore la Sociologie et la Morale ne seront pas entièrement établies. Nous voyons toutes les autres sciences, qui sont cependant plus anciennes et plus simples, encore aujourd'hui en voie de développement. A quel titre oserions-nous prétendre que les deux plus jeunes, qui sont en même temps les plus compliquées, seraient au contraire entièrement terminées ? le simple bon sens s'inscrit en faux contre un pareil jugement.

Ce qu'il faut dire et dire bien haut, c'est que, même dans ses erreurs, Auguste Comte a laissé l'impression profonde de son génie et que, jusqu'à présent tout au moins, jamais il ne semble s'être trompé complètement. Avec lui il ne s'agit pas de changements, mais simplement de rectifications et de perfectionnements.

Par tout ce qui précède, nous croyons avoir établi d'une façon suffisante l'importance du rôle joué par les intelligences secondaires dans le progrès général ainsi que la nécessité où furent les successeurs de modifier les conceptions de leurs prédécesseurs, de les modifier d'autant plus profondément qu'elles étaient plus neuves et plus complexes. Comment donc, dans le cas d'Auguste Comte, par exemple, des esprits bien inférieurs au sien arriveront-ils à voir juste là où il s'est trompé ? Peuvent-ils légitimement prétendre pouvoir, en certains cas, voir plus clair que lui ? Par quelles raisons peuvent-ils justifier cette prétention, qui à d'aucuns paraît outrecuidante et quelquefois avec raison, car il faut reconnaître que bien des modifications proposées sont loin d'être heureuses. En d'autres termes quel est le criterium qui permet de séparer la vérité de l'erreur ? Comment départager les opinions différentes ?

En suivant la méthode utilisée dans tous les cas semblables, *en rapprochant les conceptions du Maître de l'expérience et de la réalité.*

N'oublions jamais, en effet, que dans le monde de la positivité, il est quelque chose au-dessus des générations, des foules et des hommes de génie, si puissante que soit leur intelligence : *c'est la réalité elle-même.* C'est elle qui mesure l'étiage de notre valeur mentale. Est grand celui qui en découvre une large étendue. Mais fait aussi œuvre féconde celui qui en éclaire un point, si petit soit-il. Et n'oublions pas que si les hommes de génie sont rares, les intelligences ordinaires sont le commun lot de l'humanité, et même que les esprits distingués sont assez fréquents.

Nous comprendrons alors que ce que chacun serait impuissant à faire seul peut être réalisé par l'effort collectif. Nous comprenons aussi que la confrontation incessante des théories, même les plus générales, avec la réalité, que l'application continue et répétée des conséquences qui en découlent, permettent à des hommes d'une valeur très ordinaire de constater qu'en telles ou telles parties elles sont défectueuses,

et d'y apporter les modifications nécessaires si les circonstances et leur puissance cérébrale le leur permettent.

Si nous examinons l'ensemble de l'évolution humaine, tout en rendant pleinement justice aux hommes de génie qui surent faire faire les pas décisifs, nous constatons cependant que le progrès effectif fut l'œuvre de la foule anonyme. Pour nous en convaincre, pour prendre quelques exemples que nous connaissons tous, nous n'avons qu'à comparer les conceptions biologiques de Bichat à nos connaissances actuelles sur les conditions de la vie ; nous n'avons qu'à rapprocher nos puissantes machines électriques actuelles de la modeste pile de Volta ; nous n'avons qu'à mettre face à face la marmite de Denis Papin avec les énormes monstres de fer et d'acier qui donnent la vie à nos gigantesques manufactures, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, pour nous sentir pleins de reconnaissance pour ces mille et mille obscurs ouvriers de la pensée et de l'outil qui, apportant chacun sa pierre, ont permis au progrès, par leur multitude, de marcher d'un pas lent et sûr vers des destinées nouvelles.

Et s'il est une notion réconfortante en cette année finissante c'est de voir combien l'accélération du progrès suit une marche rapide.

Le culte positiviste doit être en effet un culte de virilité et d'action. La commémoration du passé serait inefficace si elle ne nous orientait résolument vers l'action de demain. Le rappel du passé, le ressouvenir ému de ceux qui ne sont plus et à qui nous devons tout.

Vous êtes le passé, la mamelle féconde.

Où depuis dix mille ans nous nous abreuons tous

a dit admirablement notre confrère Jules Mahy, toute cette émotion puissante et bienfaisante qui nous étreint et redouble notre énergie vers le bien, sera encore renforcée quand nous aurons la vue nette que nous nous rapprochons du but avec une rapidité extrême.

Pour avoir une idée précise de la vitesse du progrès, étant donné les temps infinis des périodes préhistoriques, nous allons rapporter l'évolution de l'espèce à celle de l'individu. L'individu répète l'espèce a dit avec une profonde justesse Auguste Comte. Or, à 21 ans, l'adolescent doit avoir terminé

son initiation à la vie sociale, l'homme doit avoir rattrapé l'Humanité. L'espèce humaine peut donc être représentée depuis ses origines jusqu'à nos jours par un individu suivi de sa naissance jusqu'à 21 ans.

Les 252 mois qui s'étendent dans cette période devant correspondre aux 200 à 300 milliers d'années qui, suivant les estimations les plus modérées, correspondent à l'ancienneté de l'homme pris au début du quaternaire, un mois représentera mille ans.

Or, les temps historiques ne comprenant que les 2.000 ans de la période chrétienne et les 6.000 ans de la période égyptienne, soit en tout 8.000 années, correspondent donc uniquement aux 8 derniers mois de la 21^e année. On reste saisi de leur faible étendue quand on la compare à la longueur de l'état d'enfance sociale qui la précède : 20 ans et 4 mois de sauvagerie et seulement 8 mois pour tout ce qui constitue notre histoire !

Mais, si nous poursuivons notre comparaison, nous voyons notre étonnement s'accroître. En effet, dans la proportion que nous avons choisie, un siècle correspond à 3 journées de notre adolescent.

Or, la science, si l'on en excepte les acquisitions géométriques de la Grèce antique, n'a commencé à se développer d'une façon régulière que depuis Copernic, Galilée, Viète et Descartes, c'est-à-dire au plus depuis quatre siècles, soit depuis 12 jours. Ainsi, c'est pendant les douze derniers mois de sa 21^e année que notre jeune humanité a pu mettre au jour toutes les théories scientifiques nouvelles qui englobent entièrement nos connaissances, qu'elle a pu les utiliser dans ces applications industrielles qui ont si profondément révolutionné les conditions d'existence à la surface de la planète. Quelles espérances ces accroissements prodigieux dans la rapidité du progrès ne nous font-ils pas concevoir pour l'avenir !

L'Humanité est un grand être en voie de formation, a dit Pierre Laffitte. Nous assistons en quelque sorte à son enfantement.

De toutes parts les éléments de la coordination future se créent et se forment : c'est la création d'une langue internationale qui peut être considérée comme pleinement établie aujourd'hui ; c'est la pacification qui devient de plus en plus la préoccupation des peuples et des gouvernements,

toute masquée qu'elle soit par les convulsions d'une oligarchie militaire qui ne veut pas mourir ; ce sont les moyens d'intercommunication et d'interpénétration qui se multiplient de toutes parts entre les peuples ; c'est l'activité industrielle devenue prodigieuse et qui, par un accroissement largement suffisant des produits, permettra de créer partout du bien-être et du bonheur dès qu'une meilleure organisation sociale facilitera l'accession de tous à une vie heureuse, malgré les résistances égoïstes d'une minorité aristocratique ou bourgeoise.

Aujourd'hui est gros de demain, et si nous jetons un dernier regard sur l'immensité des siècles passés, c'est pour sentir monter à notre cœur une reconnaissance infinie pour tous ceux qui nous ont précédés et qui, par leur labeur, nous ont montré la route à suivre : comme eux, puisons dans la vue nette de l'avenir le viatique nécessaire aux efforts soutenus, hardis et persévérants, et faisons nôtre la parole sublime du poète, de notre regretté confrère Jules Mahy :

« Et nous irons au but, opiniâtrement ».
